



LIVRES

«“Orbitor” s’est nourri de toute la substance de mon esprit» Entretien avec Mircea Cărtărescu

Recueilli par **OLIVIER LAMM**

Les lecteurs français ne sauraient plus ignorer, à l’heure où paraît une nouvelle traduction du premier tome, que la trilogie *Orbitor* de Mircea Cărtărescu est l’une des entreprises littéraires les plus ambitieuses de notre temps. La plus démesurée d’un fou de démesure, comme l’ont illustré ses romans suivants *Solénoïde* (2019) et *Théodoros* (2023), mais aussi la matrice de son œuvre, conçue pour regagner ou annoncer tous ses livres passés ou à venir : «*Mircea en train d’écrire un livre dément, infini*»... Une trilogie qui débute comme la plus proustienne des autobiographies, face aux panneaux d’une fenêtre-retable, avant que ne s’insinuent dans le reflet les architectures et créatures de mille mondes imaginaires qui n’auront de cesse de tout reconfigurer – jusqu’à l’histoire et la littérature, nulle part ailleurs que dans *l’Aile gauche* aussi spectaculaire, ingénieuse, effrénée... «*Aveuglante*», dirait-on avec Cărtărescu (la traduction du mot «*orbitor*») si l’on ne craignait de dissuader des lecteurs de se laisser happer par leurs mirifiques méan-

dres. *Libération* a rencontré l’auteur à Paris fin novembre.

Orbitor est souvent présentée comme la clé de voûte de votre œuvre.

J’ai commencé son écriture quand j’ai senti qu’il était temps que je fasse quelque chose d’important. Sans suivre aucun plan. Comme à l’âge que j’avais à l’époque – 36 ans – un prosateur est à son sommet, je pense qu’*Orbitor* restera le livre de ma vie. Il s’est nourri de toute la substance de mon esprit.

Chez vous, il est impossible de séparer le fond de la forme.

Grâce à mon journal, j’ai compris que j’étais le premier lecteur de ce que j’écris et qu’à ce titre je ne pouvais pas me permettre de connaître à l’avance les plans de mes livres. Par ailleurs ce serait une erreur de penser qu’ils n’ont pas de structure. Leur symétrie apparaît grâce à la force qui les empêche de s’effondrer. **A la fin de *l’Aile gauche*, la narration s’emballe dans une sorte de transe.**

Ma tentative principale a été de ne pas laisser de côté la moindre expérience de la vie, et de les concentrer en un point d’incandescence. Nous séparons la connaissance entre mathématiques, philosophie, arts...

J’ai essayé dans tous mes écrits de les concilier. Et de montrer que tout ça ne forme qu’un tout qui peut être nommé grâce universelle. Ou poésie – la connaissance suprême.

On vous a souvent qualifié de postmoderniste. Mais vos descriptions, celles des palais imaginaires ou de l’intérieur du corps, font penser à des écrits du XV^e siècle, tels ceux de Francesco Colonna...

Vous faites référence à *l’Hypnerotomachia Poliphili*? C’est vrai que l’Europe n’a pas seulement une tradition rationaliste, elle est un concept culturel contradictoire, et l’époque qu’on dit postmoderne a beaucoup de ces traits obscurs. Je me considère comme un intellectuel humaniste et un post-romantique. Il y a beaucoup de ressemblances dans mon écriture avec le romantisme allemand, ou Nerval... Il m’est très étrange de voir des écrivains s’occuper des circonstances du monde et injecter de l’idéologie dans ce qu’ils écrivent. Un écrivain devrait être libre de ces choses-là. J’ai écrit sur des problèmes de l’histoire. Mais c’est une histoire personnelle. **Peut-être parce que vous avez grandi dans la Roumanie communiste, que vous avez tourné le**

dos au réalisme soviétique?

Je suis un être amphibie qui a vécu autant de temps dans le monde totalitaire que dans le monde libre. Je sais ce que c'est que l'enfer, et j'ai pu écrire sur ce sujet.

Au début de l'Aile gauche, vous décrivez cet immeuble en construction devant votre fenêtre et qui bientôt allait vous boucher la vue.

Je passe tout le livre à tenter de le détruire pour voir de nouveau Bucarest, et mon reflet dans la fenêtre. Je l'ai compris tardivement; comme beaucoup des événements symboliques de ce livre. C'est ce qui le rend si vivant encore à mes yeux.

On est tenté d'utiliser Google View pour voir les lieux que vous décrivez. Certains n'ont jamais existé.

Voilà encore un des paradoxes de l'écriture littéraire: plus un paysage est onirique, plus tu dois le décrire avec précision. Je ne connais pas d'écrivain plus réaliste que Kafka, dont toute l'œuvre consiste en la description d'un rêve. Il nous trompe en nous montrant les choses comme Balzac. Sauf que ces choses perdent le sens qu'elles ont dans le réel et en prennent un autre, qui nous poursuit comme un rêve étrange. J'aimerais avoir cette force, que mon livre ne se termine pas quand l'écriture est terminée.

Avez-vous réfléchi à la manière dont vos livres changent les lecteurs? Peut-être par cette idée selon laquelle «nous ne sommes tous que la fiction d'un autre

monde, qui nous crée et nous englobe»?

J'y pense souvent: à combien nous perdons notre temps à tenter de comprendre le monde par l'herméneutique. Jusqu'à nos rêves, pour lesquels Freud nous a donné un mode d'emploi qui consiste à transpercer la couche superficielle pour arriver à la couche symbolique. La littérature doit remplacer l'herméneutique par la divination. Dans *Finnegans Wake*, il n'y a ni strates supérieures, ni intérieures. On ne lit pas pour l'élucider. *Orbitor* ne cache aucun sens en profondeur. Le sens est dissipé dans chaque page, comme dans un hologramme.

Vous écrivez: «je me souviens, c'est-à-dire j'invente.»

J'ai toujours été très frustré de ne pas avoir beaucoup de souvenirs de mes ancêtres. Je ne sais rien de mes grands-parents. Privé de cette sorte d'expérience génétique, il a fallu que je l'invente. Plus le vide est grand et plus mon besoin d'inventer est grand aussi.

L'accumulation de faits de votre propre vie nous pousse tout de même à nous interroger en permanence sur la part d'intimité qui compose le livre.

La littérature et la vie sont comme les deux parties d'un ruban de Möbius. La vie coule dans la littérature et la littérature coule dans la vie. Dans mes livres, la vérité est ce que mes personnages ressentent. L'expérience physique que chacun de nous ressent avec nos muscles, avec notre peau, nos sens, mais aussi avec notre imagination. Notre sagesse. Tout est vérité dans le monde et dans les li-

vres. Ce qui n'est pas vérité: c'est ce qui définit les mauvais livres.

Vos livres existent-ils dans un monde parallèle à celui de l'actualité?

J'ai dit un jour, en plaisantant, que même une révolution n'est pas un événement assez puissant pour me faire changer de style. J'écrivais de la même manière avant 1989, sous le régime totalitaire, et après. Je pense que j'écrirai de la même manière après la révolution médiatique et électronique que nous traversons, et qui menace de tout changer. Même si personne ne lira plus. Je continuerai à écrire à la main, comme une sorte de protestation à l'adresse de la furie du monde. Mais je suis très réceptif au monde, je souffre énormément de la misère et de la pauvreté de notre temps. Je sais que notre époque n'est pas heureuse pour les créateurs. Après quelques décennies de tranquillité, l'histoire a repris sa marche du pied gauche. ◀

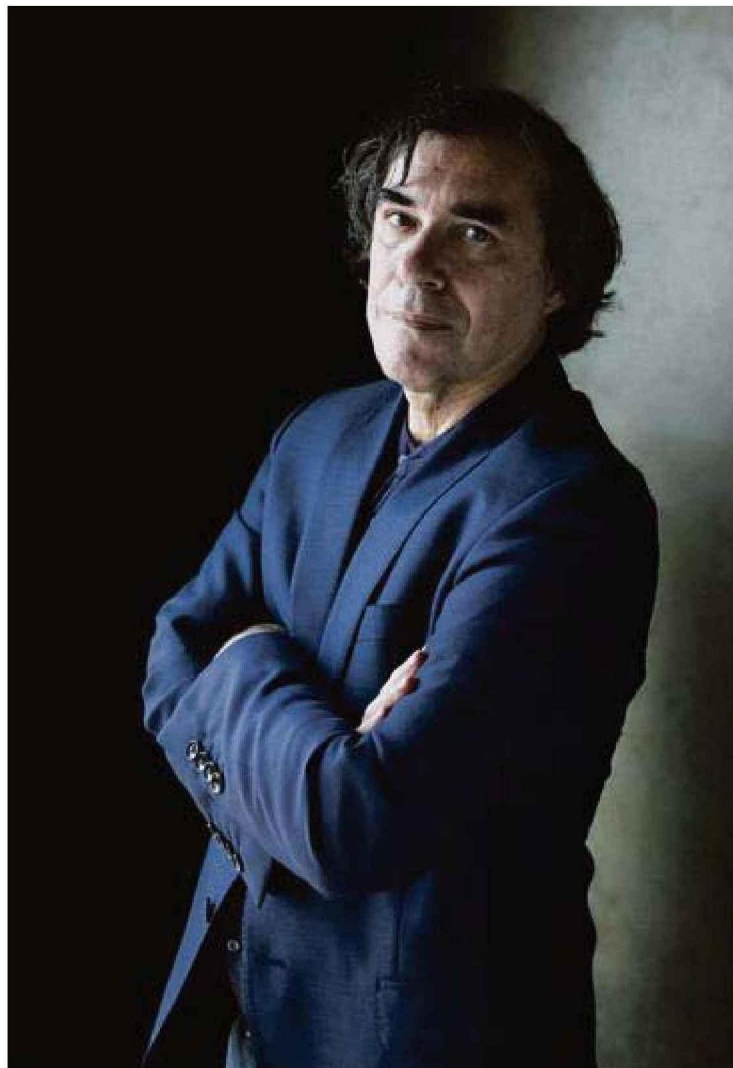
MIRCEA CARTARESCU

ORBITOR

VOL. 1. L'AILE GAUCHE

Traduit du roumain par Laure Hinckel, Denoël, «Et d'ailleurs», 565 pp., 26 € (ebook: 18,99 €).

«Kafka nous trompe en nous montrant les choses comme Balzac. Sauf que ces choses perdent le sens qu'elles ont dans le réel et en prennent un autre, qui nous poursuit comme un rêve étrange.»



Mircea Cărtărescu, mai 2024. PHOTO PHILIPPE MATSAS, LEEXTRA. OPALE